

Supplément au SOP n° 143, décembre 1989

**L'ESPACE DE DIALOGUE
DANS LA PRIERE**

Communication du père Stéphane HEADLEY
à la 16ème retraite de la Jeunesse orthodoxe
en Belgique (St Joris Weert, 5 novembre 1989)

Document 143.B

L'ESPACE DE DIALOGUE DANS LA PRIERE

L'Eucharistie

Pendant le canon eucharistique le Christ nous incorpore, nous unit à sa prière à son Père, qui devient ainsi notre Père. Par les paroles entendues dans l'évangile, paroles reçues du Fils de Dieu lors de la descente du Saint-Esprit dans nos coeurs, nous parvenons à supplier notre Père qui est aux cieux pour notre pain de ce jour du dimanche, les saints dons : cette parole, ce pain imprégné de son sang, pain donné, paroles échangées.

Plus qu'aucun autre homme ne le pourrait, le Christ nous donne sa parole, nous écoute, et nous parle de la part du Père. Le Christ, créateur, nous parle du fond de tout être, avec une vérité totale. Et comment ne pas se laisser convaincre lorsqu'on voit Jésus, le Verbe, monter sur la croix et y rester jusqu'à épuiser l'a-théisme de ses frères cadets ? Voilà une conversation de Dieu avec les hommes qui va au fond des choses, jusqu'à descendre aux enfers pour annoncer cette même parole de la bonne nouvelle de la résurrection à ceux qui à l'ombre de la mort se laissent étonner en entendant que le Messie est venu pour nous restaurer, pour faire de nous des hommes vrais.

Lors de cette communion à la Parole et au Pain, une vie nouvelle nous apparaît, une séparation d'avec notre péché, un espoir dans un avenir où Dieu nous guidera, une ouverture vers les hommes qui nous entourent et à qui sinon nous ne savons pas faire confiance. Tous ces véritables miracles se passent quand le Christ porte notre prière en la faisant sienne au sein de cette communion entre les trois personnes de la Trinité.

La communication d'un homme à son Dieu a pour fondement la prise en charge de notre cri vers lui par Jésus qui par son incarnation la rehausse jusqu'à ce que se sanctifiant pour nous (Jean 17, 19), nous soyons sanctifiés dans cette Vérité. Voilà le prix de notre communion aujourd'hui avec Dieu.

Est-ce que nous nous rendons compte après la divine liturgie, que c'est la porte du Royaume qui a été grandement ouverte pour nous ? Si, je crois que nous savons cela. Après une telle expérience, notre prière, notre conversation avec Dieu cherche d'elle-même une humilité, une sobriété et une authenticité pour qu'en quittant l'église le dimanche à midi nous ne quittions pas Dieu.

Le Christ a compris ses disciples qui craignaient par-dessus tout de ne plus entendre sa voix, son discernement, sa douceur et sa compassion pour les égarés, mais aussi sa justice pour les personnes brutales et violentes. Le Christ bénissant ses disciples lors de son ascension, les renvoya dans la joie alors qu'il montait vers son Père. "Nous avons vu la vraie lumière...!"

Une responsabilité nous incombe donc désormais. Etant devenus des femmes et des hommes libres du péché, même si nous restons bien imparfaits, ayant été portés par le Christ dans sa prière à son Père, d'ascètes et de martyrs, comment vibrer tout au long de la semaine de

cette conviction si profonde d'appartenir à Dieu, d'avoir revêtu le Christ ? : "Nous avons trouvé la foi véritable, adorons l'indivisible Trinité car c'est elle qui nous a sauvés".

Il est utile pour cela, à partir du dimanche soir, de stabiliser nos coeurs dans cette plénitude de foi que nous avons vécue. Par l'ascèse, par l'attente, la prière continue, elle est perpétuée au-delà du dernier moment de la divine liturgie. C'est comme une garde durant la nuit. Je voudrais chercher une plus grande honnêteté intérieure pour créer une attention envers ses dons qui viennent d'être déposés sur l'autel de mon coeur.

Au moment où nous risquons de devenir inattentifs, de nous détourner de Dieu, de nos propres profondeurs là où seulement il peut être contacté, que faut-il faire ? Comment allons-nous continuer à croire, à savoir que Dieu continue de nous écouter, de nous regarder, de nous parler ? Peut-on croire dimanche et croire moins lundi matin ? Nous savons qu'il y a un endroit fort où nous croyons, c'est-à-dire l'église, là où nous appartenons au corps du Christ. N'est-il pas possible d'étendre l'espace de temps pour inclure toute la semaine dans notre dialogue avec le Christ ?

Le croire qui temporalise

Dans la plupart des langues indo-européennes le mot *croire* a une étymologie commune intéressante pour notre propos. Le latin *cred-do* comme le sanskrit *'srad-dha*, sont des mots venant du monde des commerçants. Ils veulent dire à l'origine "accorder un crédit" : *cred* = crédit...*do* = donner. Le don du crédit, ce croire dans l'autre, comme l'a bien montré Michel de Certeau (1981), est une pratique sociale de la différence fondamentale. Car du croire, il n'y a pas que le croire en Dieu. Le verbe croire dans le domaine économique d'abord, et ensuite dans le domaine des relations sociales en général, et finalement par rapport à Dieu, est l'éthique qui garantit un échange.

Gage d'une relation, le crédit accordé à l'autre, nous dit de Certeau, "...temporalise la relation avec l'autre". Ainsi en croyant nous inscrivons dans un temps proche notre lien à un partenaire. C'est le temps ascétique du travail nécessaire pour qu'il nous retrouve, le temps nécessaire pour reconnaître mûrir nos liens, sa présence dans notre vie. Je parle avec Dieu en prière avant de le connaître. Dit autrement, je vénère celui que je ne peux pas comprendre. Je creuse en moi-même un vide, un espace pour lui, qui est le crédit, la confiance, que j'accorde à Dieu, ma gratitude pour tout ce qu'il m'a fait.

Gratitude et crédit aussi qui cherchent à assurer qu'il me répondra bientôt. Dieu devient malgré toute mon indignité, le partenaire à qui j'adresse ma prière, mon répondant. Par l'ascèse de cette attente de sa réponse, j'accepte de différer tout en le guettant : "ton amour est meilleur que la vie".

Remarquez que cette restitution différée du crédit, cette parole lancée qui attend le retour de l'autre, est déjà inscrite dans la forme de la conversation humaine lorsqu'elle devient dialogue véritable. L'homme créé à l'image de Dieu possède une soif du dialogue. Notre parole a deux faces. Je donne ma parole à l'autre comme une confiance qu'il va m'escompter dans l'avenir lorsqu'il me répondra, lorsqu'il deviendra mon interlocuteur. Et en même temps adresser la parole à l'autre représente dans le domaine de la connaissance ce que le sacrifice représente dans le domaine de la *praxis*, du faire, car on donne à Dieu sa parole d'homme pour faire sens. -C'est un sacrifice qui nous engage toute notre vie durant.

Etonnement et images

Ce détour par l'étymologie linguistique du mot *croire*, nous met en mesure de saisir pourquoi les Pères de l'Eglise ont dénommé "personne" celui qui s'adresse à Dieu. Les Pères, comme l'évêque Jean de Pergame l'a souvent montré dans ses écrits, ont toujours en vue deux personnes, l'une humaine et l'autre divine. L'homme ne vit en tant que personne que par cette relation, dans cette relation, par cette écoute eucharistique qui le relie au Dieu personnel.

Répondant librement au dialogue initié par Dieu, l'homme apprend son nom, "Celui qui est", sans jamais comprendre comment il est. On admet qu'on devrait pouvoir prier le jour où l'on reconnaît que Christ a parlé comme nul homme n'a jamais parlé. Preuve de l'avoir connu, le Christ se manifeste dans notre ouïe, et nous commençons à vivre pleinement. Dans ces espaces de dialogue, ces moments du royaume de Dieu, nous laissons se montrer à nous "Celui qui est". Ce croire, cette reconnaissance de Dieu qui se déploie dans un creux en nous-même.

Pour que cela puisse advenir, les Pères ont souvent souligné l'importance de l'attention, du *nepsis*, qui de jour en jour entretient le discernement, l'honnêteté intérieure. Pourquoi cette attention, cette observation ? Parce que l'étonnement est à la base du croire, du crédit qu'on accorde à celui qui nous a formés. Je suis surpris par Dieu ! Avec la surprise d'une créature devant son Créateur. Le Christ ressuscité arrache le "oui" de l'homme !

D'ailleurs dans le langage scientifique, l'étonnement est à l'origine de la construction de toute hypothèse. Cette intuition qui paraît passagère quant à ce qui existe au fond d'une galaxie, ou d'une espèce d'existence sub-atomique doit être temporalisée pour qu'on puisse y retourner, y croire encore le temps d'avancer, de la consolider avec de nouvelles expériences.

Ces moments proprement inédits de notre connaissance de la réalité donnent lieu à un langage spécial. Pour nous limiter aux psaumes, on voit très bien tout au long de la semaine entre deux dimanches, entre deux Pâques, pourquoi nous parlons à Dieu dans ce langage psalmique, dans des images inouïes où le "je" de la prière s'identifie avec "une biche assoiffée d'eau vivifiante", avec "l'homme dont le coeur est brisé et humilié", avec un être "qui a péché comme nul autre". Et dans biens d'autres images, parfois très personnelles, nous prions avec cette poésie psalmique dans des métaphores qui servent de lien entre nous et Dieu.

Dans ces images purifiées par le Verbe de Dieu, car parlant de lui, nous reconfigurons notre expérience eucharistique en reconstruisant les profondeurs, les paradoxes, les moments étonnants que nous avons vécus. Ceci explique que le langage de notre dialogue, de notre prière, avec Dieu est toujours poétique, fait d'images insoupçonnées, inhabituelles, incongrues.

Et pourtant c'est au centre même de notre expérience de Dieu que ces psaumes nous conduisent chaque jour de la semaine. Ainsi alternativement on parle de soi-même : "...que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom... (Ps 102)" ; ou on loue, on célèbre Dieu "...qui fait justice aux opprimés, donne du pain aux affamés, libère les enchaînés, ouvre les yeux des aveugles, redresse les courbés, ...protège l'étranger, soutient l'orphelin et la veuve, dévie les chemins des impies, le Seigneur qui règnera dans les siècles..." Quand on décrit une personne qu'on admire, on ne se lasse pas de répéter de telles paroles.

L'engagement au dialogue

Mais que fait-on si en semaine, lorsque nous cherchons la solitude avec Dieu, l'intimité avec lui, notre coeur est devenu distrait, froid, superficiel, en un mot inattentif ? Le rôle des images des psaumes est bien de révéler l'être, de produire du sens, mais tout ceci repose sur un geste primordial, une implication humble et sincère.

Avec la prière nous disons que nous sommes des hommes qui cherchent à devenir ce que nous avons vécu, ce que nous avons été. Cela vaut un engagement dans un face à face avec le Dieu qui vient, qui est et a toujours été. S'impliquer dans une relation, s'engager dans un dialogue est un des traits humains que nous portons en nous grâce à ce que nous avons été créés à l'image de la Sainte Trinité. Pas n'importe quelle conversation avec autrui mais un vrai dialogue à travers des mots, aussi à travers notre coeur, où tout notre être se porte vers Dieu.

Et pourquoi est-ce ainsi ? Pensons aux conversations les plus sérieuses que nous avons jamais eues. De même que lorsque nous admirons Dieu, dans un vrai dialogue, nous ne voyons dans l'autre que sa ressemblance à Dieu, que sa vérité, que sa beauté ! Le Christ est présent dans ces moments-là, posant une main sur mon épaule et une main sur l'épaule de l'autre. Nous admettons que Dieu nous pardonne nos péchés mutuels et nous parlons vrai. L'expérience de Dieu nous conduit, nous reconduit, encore et encore "à chercher le baume, la consolation, de l'éternité sur les visages des hommes" (Panait Istrati) que nous rencontrons. C'est cela l'implication dans un dialogue ; et il en est de même quant à Dieu.

Lorsque dans un psaume je dis "Seigneur", ce n'est pas pour vérifier son existence comme dans le croire, ce n'est pas une appellation de l'ineffable. C'est plutôt un risque, un geste dangereux, un engagement envers Dieu dont je demande audience au milieu de sa "partout présence". Ceci dans un espace de dialogue où je peux à la fois confesser, sentir son royaume, sa royauté, et lui demander pardon, lui demander de mettre de côté tous les obstacles que j'ai su mettre entre Dieu et moi, entre moi et les frères et soeurs dont il m'a confié l'amitié. Ce mot "Seigneur" exprime tout ce qu'il y a dans le coeur d'un homme, tout son vécu y retrouve son expression.

Quand dans une journée, un homme se retourne pour dire "Seigneur", il dit qu'il veut mettre toute sa vie en cause, qu'il veut risquer tout ce qu'il entreprend en ces heures-là pour le soumettre "sous l'éclat de la lumière de ta face". Ainsi on essaie de se mettre "sous l'ombre de tes ailes", à l'abri de la sainteté par cette parole primordiale : "Seigneur".

Evidemment, c'est un moment qu'on ne peut pas objectiver. Dieu n'est ni proche ni lointain. Il est, et il est tout ! Cela n'a rien de mystique ; ce moment solennel de la simplicité de la fraction du pain c'est la continuité de la communion eucharistique. Moment à la fois dense et banal comme peut l'être un jour de la semaine.

La solitude avec Dieu ne se laisse pas décrire dans sa densité personnelle, mais laisse l'impression d'une plage de temps, espace de dialogue d'un coeur qui, dans l'autobus ou en marchant dans la rue, se rappelle un autre monde, le royaume de Dieu qui correspond au paysage que recherche son coeur. On ne nomme pas Dieu en disant je crois que, mais bien je crois en toi, mon Dieu. Se retourner, se référer à Dieu dans cet espace permet de continuer vers le lieu où nous avons déjà été entendu, compris, relevé, en un mot baptisé.

A l'image de la communion entre les trois personnes de la Trinité, il y a dans notre coeur une parcelle du royaume, réalité ineffable, incompréhensible et inaccessible, et pourtant notre, déployée dans le creux de notre coeur. Creuser ce vide en cherchant Dieu, en cherchant notre propre honnêteté intérieure devient donc l'expression de la confiance, du crédit que nous avançons vers Dieu par notre foi en lui. Nous faisons pauvres par cette quête au centre de notre coeur, nous veillons dans ce lieu par notre respect de Dieu, pour rendre l'endroit pur, attentif à l'arrivée de Dieu.

Et même en ces moments de recueillement, la prière n'est pas un monologue. J'ai réellement soif de lui. On se concentre par un sacrifice du sens, par le souvenir de Dieu. On imagine, c'est-à-dire qu'on plonge dans les profondeurs que Dieu a créées dans notre coeur pour être en face de lui.

Ainsi, de jour en jour, en nous levant, en allant travailler, et en nous couchant de nouveau le soir, nous versons sur l'autel de notre coeur toute la joie, toute la fatigue, tout l'espoir et toute l'incompréhension de nos journées devant le Christ de Dieu venu à Jérusalem pour nous parler, nous chercher, et nous retirer de l'ombre de la mort vers la lumière joyeuse de sa présence.

Directeur : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction : Jean TCHEKAN
Réalisation : Marie-Claire EVDOKIMOV
et Serge TCHEKAN

	Abonnement annuel	
	<u>SOP mensuel</u>	<u>SOP+Suppléments</u>
France	140 F	300 F
Autres pays	170 F	400 F

c.c.p. 21 016 76 L Paris

Commission paritaire : n° 56 935

Tiré par nos soins

ISSN 0338 - 2478
